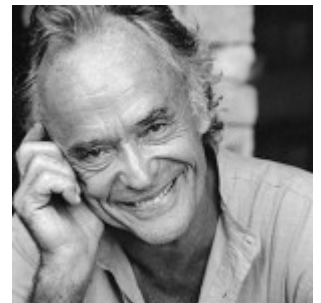


LILLE, ONL. Les 8, 9 nov 2018 : JC Casadesus dirige Rimsky, Dvorak

LILLE, ONL. Les 8, 9 nov 2018 : JC Casadesus dirige Rimsky, Dvorak. Fièvre russe à Lille pour un programme exaltant et ambitieux intitulé « **MILLE ET UNE NUITS** », en référence au conte oriental qu'a mis en musique l'excellent Rimsky-Korsakov (Sheherazade).

Pour sa première série de la saison 2018-2019, le chef fondateur de l'ONL Orchestre National de Lille invite le jeune soliste français **Victor Julien-Laferrière** dans le Concerto pour violoncelle de DVORAK; Victor Julien-Laferrière, a été récemment récompensé de la Victoire de la musique classique de l'année. Il a aussi remporté le Concours Reine Elisabeth 2017.



Le Concerto pour violoncelle op.104 de Dvořák est l'un des piliers du répertoire du violoncelle ; comme la Symphonie du Nouveau Monde, le Concerto remonte à l'année 1894 quand Dvorak dirigeait le Conservatoire de New-York. Que la tonalité affirmée de si mineur ait été inspirée par le son des chutes du ... Niagara, ou pas, il ne manque pas de souffle et de grandeur dans un Concerto qui place clairement le violoncelle au centre d'un drame passionné, à la mesure de déflagrations aquatiques amples et suggestives. Dvorak écrit une pièce majeure qui ne cite pas ou très peu le nouveau continent, mais plutôt sa terre natale (mouvement lent, et finale du dernier) : rien ne résiste à l'appel de la Bohème originelle.

7 années auparavant, **Rimsky-Korsakov** démontre une inspiration éblouissante dans sa mise en musique de la légende orientale, « les Mille et une Nuits », source littéraire et onirique

puissante, à la mode en Russie au cours du XIXe siècle. Que rehausse encore le génie du compositeur russe, comme orchestrateur : de fait, son écriture partage cet orientalisme fiévreux et très coloré, avec le peintre français Gérôme, inventeur de l'orientalisme pictural, et qui éblouit spécifiquement par son sens d'un chromatisme d'une sensualité irrésistible.

REPORT D'UNE MISE A MORT PROGRAMMÉ... Rimski-Korsakov explicite lui-même le programme de son poème symphonique ainsi : « Le sultan Shahriar, persuadé de la perfidie et de l'infidélité des femmes, jura de faire mettre à mort chacune de ses épouses après la première nuit. Mais la sultane Shéhérazade réussit à sauver sa vie en le captivant par des histoires qu'elle lui raconta pendant mille et une nuits. Pris par la curiosité, le sultan remettait de jour en jour l'exécution de son épouse et finit par y renoncer définitivement. Shéhérazade lui conta bien des merveilles, en citant les vers des poètes et les textes des chansons, et en imbriquant les histoires les unes dans les autres.» Comme son héroïne multiplie les épisodes et enrichit sa narrations de milles rebondissements imprévus, Rimsky, qui orchestre simultanément l'opéra « Le Prince Igor » de son compatriote Borodine, s'ingénie à développer 1001 nuances et couleurs instrumentales, osant des combinaisons de timbres, des mélanges à foison. S'il cite de façon répétitive, un même motif, Rimsky s'écarte du principe du leitmotiv wagnérien, car jamais un même air n'est attaché à la même idée : de fait, le même motif mélodique évoque tour à tour, le sultan magnifique, l'océan sur lequel navigue le marin Sindbad... rien n'est figé, tout se métamorphose... comme l'écriture de Rimsky qui atteint un raffinement proche des futurs impressionnistes. Dans cette houle mouvante et enivrée, perce le violon solo sublime de Shéhérazade qui lui incarne toujours la figure de la princesse au génie poétique et narratif central.

AGENDA : ne manquer aussi le 9 novembre 2018, 12h30...

A noter que le violoncelliste aura sa « carte blanche » à Lille, à l'Auditorium le vend 9 nov 2018, 12h30. Au programme de ce récital de la mi journée : JS BACH (Suite pour violoncelle n°1) et KODALY (Sonate pour violoncelle seul).



LILLE, Auditorium le Nouveau Siècle

Les 8 et 9 novembre 2018

[Jean-Claude CASADESUS \(chef fondateur\) dirige l'ONL ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE dans DVORAK et RIMSKY-KORSAKOV](#)
[RESERVEZ VOTRE PLACE ICI](#)

Nouvelle ANNA BOLENA par Marina Rebeka

BORDEAUX, Opéra. DONIZETTI : ANNA BOLENA, 5>18 nov 18. Anne Boleyn (1500-1536), seconde épouse d'Henri VIII d'Angleterre, finit sa courte ascension politique et amoureuse, décapitée pour des actes qu'elle n'avait pas commis : ainsi se réalise la cruauté et le bon vouloir du prince le plus volage de son époque,



collectionneurs de jupons, trop obsédé par l'idée, l'urgence d'une descendance mâle. Cynisme de l'histoire, c'est la fille de Boleyn, Elisabeth qui règnera à la succession de son père. Devenant à l'époque de Shakespeare, la souveraine la plus impressionnante de la fin du XVI^e.

Gaetano Donizetti demande au librettiste **Felice Romani** (partenaire de Bellini avant lui), un nouveau texte lyrique, capable de suggérer (bel canto) et d'incarner la passion tragique et funèbre de la reine assassinée. C'est avant Marie-Antoinette au XVIII^e, la figure royale digne et sacrifiée, la plus troublante dans l'histoire des Reines massacrées... martyrs de l'Histoire européenne.

La création d'**Anna Bolena**, en 1830 à Milan, remporte un succès important ; pourtant il faut attendre le XX^e pour que l'ouvrage qui nécessite une soprano colorature dramatique, actrice autant que cantatrice, ne s'impose sur les planches, grâce à l'incarnation qu'en donne Maria Callas, en 1957 : immense tragédienne et grande belcantiste.



Après avoir chanté Norma au Met et Traviata à Paris, la soprano lettone Marina Rebeka effectue à Bordeaux ses débuts dans le rôle-titre. Un événement en soi attendu par le monde lyrique, et qui est déjà préfiguré dans son récent album discographique, édité par la cantatrice elle-même (elle a créé son propre label PRIMA classics) : le programme enregistré intitulé **SPIRITO** rend hommage à la passion des héroïnes tragiques du bel canto italien, dont justement une scène d'Anna Bolena, vivante, habitée, voire hallucinée et bien sûr, hautement tragique. [LIRE le compte rendu du cd SPIRITO par classiquenews.com \(« CLIC » de CLASSIQUENEWS de novembre 2018\)](#)

La metteuse en scène Marie-Louise Bischofberger, épouse et collaboratrice du regretté Luc Bondy réalise la nouvelle

production présentée à Bordeaux.

DONIZETTI : ANNA BOLENA
Nouvelle production à l'Opéra de BORDEAUX
Du 5 au 18 novembre 2018
Avec Marina REBEKA dans le rôle-titre
RESERVEZ ICI VOTRE PLACE

<https://www.opera-bordeaux.com/opera-anna-bolena-10887>

[Production Opéra National de Bordeaux](#)

[Musique de Gaetano Donizetti](#)

[Livret de Felice Romani, d'après Anna Bolena d'Ippolito Pindemonte \(1816\), traduction de l'Henry VIII de Marie-Joseph Chénier \(1791\)](#)

[Opéra en 2 actes créé au Teatro Carcano à Milan le 20 décembre 1830](#)



LIRE aussi notre [compte rendu complet du cd SPIRITO de MARINA REBEKA \(1 cd PRIMA classics, novembre 2018\)](#)...

Extase tragique et mort inéluctable... : toutes les

héroïnes incarnées par Marina Rebeka sont des âmes sacrificielles.... vouées à l'amour, à la



mort. Le programme est ambitieux, enchaînant quelques unes des héroïnes les plus exigeantes vocalement : Norma évidemment la source bellinienne (lignes claires, harmonies onctueuses de la voix ciselée, enivrante et implorante, et pourtant âpre et mordante) ; Imogène dans Il Pirata, – d’une totale séduction par sa dignité et son intensité, sa sincérité et sa violence rentrée ; surtout les souveraines de Donizetti : Maria Stuarda (belle coloration tragique), Anna Bolena (que la diva chante à Bordeaux en novembre 2018, au moment où sort le présent album). Aucun doute, le cd souligne l’émergence d’une voix solide, au caractère riche qui le naîsse pas indifférent. Les aigus sont aussi clairs et tranchants, comme à vif, que le médium et la couleur du timbre, large et singulière.

**PARIS, 5 et 15 nov. Récitals
de JEAN-PHILIPPE SYLVESTRE,
piano.**

PARIS, 5 et 15 nov. JEAN-PHILIPPE

SYLVESTRE, piano. « Poète du piano » (selon les propres mots du chef Yannick Nézet-Séguin), jeu incarné et pourtant clair et détaillé, engagé et lumineux, le pianiste québécois **Jean-Philippe Sylvestre** est l'honneur de l'art musical de l'autre côté de l'Atlantique. En 2008, il se voyait remettre le prestigieux prix Virginia Parker, la plus



haute distinction décernée par le Conseil des Arts du Canada. C'est assurément la grande technicité associée à une imagination nuancée qui font la différence : l'artiste à l'écoute de la nature se révèle ainsi, dans un chatolement de couleurs personnelles d'une rare justesse. En plus d'être expressif, **Jean-Philippe Sylvestre** sait exprimer le feu singulier de chaque partition, tout en apportant son propre éclairage. La pensée se joint à la digitalité. Voilà l'alchimie qui se réalise sous ses doigts magiciens. Solitaire à l'écoute de la Nature matricielle (cf. les forêts canadiennes et la côte maritime québécoise), l'interprète révisé chaque jour sa propre acuité artistique en se ressourçant dans l'écoute des « grands » qui l'ont précédé, ou de ceux qui jouent encore aujourd'hui et qui ne cessent de l'inspirer par leur propre imaginaire sonore et poétique : Vladimir Horowitz, Glenn Gould, Samson François, György Cziffra, Grigory Sokolov, Martha Argerich et Andras Schiff... généalogie de tempéraments éloquents auxquels le pianiste sait apporter sa contribution contemporaine.



Récemment, on a pu juger sur pièce, dans le Concerto pour piano de son compatriote André Mathieu – lors du dernier **Festival Classica (mai et juin 2018)**, où l'interprète rapprochait non sans pertinence le style de Mathieu (Concerto

n°4) de sa source originelle, ...Rachmaninov à travers Variations sur un thème de Paganini ([LIRE notre compte rendu du concert Mathieu / Rachmaninov par Jean-Philippe Sylvestre au Festival Classica 2018 / 31 mai 2018](#)). Le feu direct, la franchise et la sincérité du jeu avaient convaincu, révélant tout ce que les deux compositeurs avaient en partage comme en spécificité. Puissance, finesse, intériorité et projection... le jeu du pianiste est complet. Ses prochains concerts en Europe, à PARIS, les 5 et 15 nov, le 19 à Barcelone, puis – consécration auprès des mélomanes les plus affûtés, à Vienne (Musikverein, le 21 nov), sont des événements à ne pas manquer.

A PARIS

[A Paris, Jean-Philippe Sylvestre joue d'abord à GAVEAU \(le 5 nov, 20h\)](#) : JS BACH, SCHUBERT, MOZART, BEETHOVEN, évidemment CONCERTO DE QUEBEC de MATHIEU, enfin Islamey de BALAKIREV
<http://www.sallegaveau.com/spectacles/jean-philippe-sylvestre-piano>

puis,

le 15 nov, 20h (Centre Culturel Canadien : Festival Jazzycolors 2018 / 130 rue du Fbg St-Honoré) : GERSHWIN, ...
<https://canada-culture.org/event/jean-philippe-sylvestre-3/>

A BARCELONE

19 novembre 2018, Sala 2 Oriol Martorell, 20h

JS BACH, MOZART, SCHUBERT, BEETHOVEN

<https://www.auditori.cat/es/jean-philippe-sylvestre>

A VIENNE

[21 novembre 2018, Musikverein](#), Brahms Saal, 19h30

JS BACH, SCHUBERT, MOZART, BEETHOVEN, MATHIEU, BALAKIREV

Plus d'infos sur [le site de JEAN-PHILIPPE SYLVESTRE](#), page
concerts / agenda 2018

<https://jeanphilippesylvestre.com/fr/concerts>

**FRANCK-EMMANUEL COMTE / Le
Concert de l'Hostel Dieu.**

ENTRETIEN 1/3

✘ **LE BAROQUE RÉINVENTÉ... ENTRETIEN avec Franck-Emmanuel COMTE**, fondateur et directeur musical du **CONCERT DE L'HOTEL-DIEU**. A l'origine de l'activité de l'ensemble sur instruments d'époque, il y a ce goût pour l'exploration du patrimoine inédit, méconnu, oublié... celui des partitions que conserve la BML Bibliothèque Municipale de Lyon. Aux côtés du travail de recherche, Franck-Emmanuel COMTE interroge les partitions pour les rendre vivantes, pour les incarner ; pour inventer de nouvelles formes de concerts et toucher un plus vaste public... Une application de cette démarche qui concilie musicologie et geste interprétatif ? Le prochain concert de l'ensemble dès le 16 novembre 2018 à LYON (avec conférence préalable), autour du STABAT MATER de Pergolesi, mais dans le goût des Lyonnais du XVIII^e... (lire ci après). Le directeur musical du CHD / Concert de l'Hostel-Dieu pimente et personnalise le Baroque du début du XVIII^e en le réinscrivant dans le contexte napolitain, non sans pertinence.

Défricheur et critique, **Franck-Emmanuel COMTE** propose de réinventer la forme du concert : le **CONCERT DE L'HOTEL-DIEU** est un laboratoire, et aussi une veille pour réinventer et régénérer l'expérience du concert voire la conception même des spectacles... Et dans cette volonté dynamique, s'inscrit aussi une nouvelle définition du geste musical pour l'interprète, inspiré différemment dans un autre rapport au son, à la partition, à l'improvisation. N'est-il pas vrai que le Baroque comme le Jazz, se prête-idéalement à cette vision libérée et mouvante de la réalisation musicale ? Le Baroque devient le cœur d'une constellation de disciplines dont chacune questionne l'autre. Ainsi pour une poétique inédite et un rythme musical différent, le spectacle FOLIA conçu en

complicité avec le chorégraphe Mourad Merzouki ... Jamais la musique baroque ainsi réinvestie n'a semblé plus vivante et connectée avec notre époque.

Tour d'horizon de l'actualité du CONCERT DE L'HOTEL-DIEU en phase avec ces points de réflexion qui empruntent de nouveaux chemins de traverse.

**PREMIER VOLET D'UNE SERIE D'ENTRETIENS
avec FRANCK-EMMANUEL COMTE.**



Des sources inertes au geste libre...

TRAVAIL SUR LES SOURCES...

CLASSIQUENEWS : Comment présenter et définir (but, enjeux, ...) votre travail de recherche et d'exploration d'inédits à partir du fonds des archives du patrimoine rhône-alpin conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon / BML ?



FRANCK-EMMANUEL COMTE : Le travail de valorisation des fonds de la BML constitue le socle de notre activité, et aussi l'origine même de la création de l'ensemble. Les manuscrits conservés dans les Fonds anciens de la bibliothèque reflètent une spécificité lyonnaise : un goût des lyonnais, au siècle des Lumières, tourné presque exclusivement vers l'Italie. Il semble que les échanges entre les villes de Lyon et de Rome étaient nombreux, sans doutes par l'entremise des marchands, des banquiers mais aussi des Jésuites. Aussi, nombre de partitions de Scarlatti, Corelli, Carissimi,... figurent au catalogue de la BML. Ils constituent une source d'inspiration et d'idées de programme assez riche... Ainsi notre prochain projet : une version inédite du Stabat Mater de Pergolèse, arrangé à 5 voix aux alentours des années 1740 par un musicien lyonnais.

Nouveau programme

UN AUTRE STABAT MATER de Pergolesi

16,18,20 nov 2018

[En Lire +, Présentation de ce concert](#)



VOIR [LA VIDEO](#) du programme « Un AUTRE STABAT MATER »
<https://www.youtube.com/watch?v=gfDB2neKHZs>

Secrets lyonnais – Le Concert de l'Hostel Dieu et la
manuscrits de la Bibliothèque de Lyon

PROCHAINES DATES / STABAT MATER DE PERGOLESE 16 novembre 2018
: Conférence musicale à la Bibliothèque municipale de Lyon
(69) 18 novembre 2018 : Chapelle de ...



RÉINVENTER LE BAROQUE AUJOURD'HUI

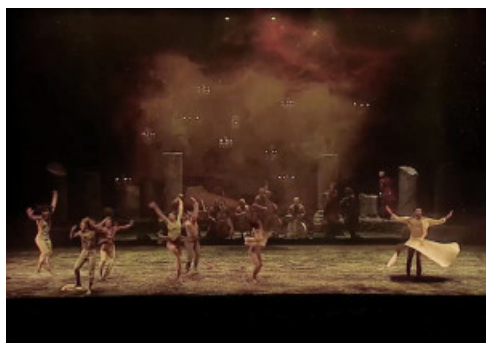
ses formes, sa durée, dans quels lieux, pour quels publics ?

CLASSIQUENEWS : En définitive, votre activité au sein du CONCERT DE L'HOSTEL DIEU développe une interrogation permanente et critique sur le baroque aujourd'hui ?

✖ **FRANCK-EMMANUEL COMTE** : Oui, il est clair que pour moi le seul travail musicologique de restitution et d'interprétation ne suffit plus à motiver mon travail. Je puise dans le répertoire baroque et dans l'instrumentarium qui lui est lié, des occasions pour partager plus largement mes ressentis sur cet univers. L'interdisciplinarité et les passerelles que nous imaginons vers d'autres cultures musicales nous permettent de questionner notre rapport au son, à la partition, à l'improvisation. Autant de pistes susceptibles de faire évoluer notre créativité, laquelle a toujours été une notion beaucoup plus essentielle pour moi que la technicité.

Cette approche du répertoire ancien nous conduit également à réexaminer notre rapport au public, lequel reste au coeur de mes préoccupations.

Je sais que cette notion ne fait pas forcément loi en France, et particulièrement dans les « esthétiques de spécialistes » comme celle de la musique ancienne, mais j'assume cette approche ; sans public, il n'y aurait pas de spectacles, et le spectacle, c'est notre vie, notre essence même.



Folia, le spectacle chorégraphique co-créé avec Mourad Merzouki en juin dernier, en est un des exemples les plus nets : une vraie poésie naît de la rencontre de l'univers hip hop de Mourad avec les sonorités et l'énergie qui émane de mon ensemble CONCERT DE L'HOSTEL-DIEU / CHD ; le bonheur qu'ont les musiciens et les danseurs à vivre cette expérience sur scène et en coulisse est palpable tout au long du spectacle. Le public le sent et adhère. Un public, métissé et ouvert, comme le plateau artistique...

VOIR le spectacle FOLIA avec Mourad Merzouki

https://www.youtube.com/watch?v=FjhEW_tFm_A

Mourad Merzouki « Folia » @ Nuits de Fourvière, Lyon – ARTE Concert – YouTube

www.youtube.com

En 1998, Mourad Merzouki télescope le monde du hip-hop et celui de la musique classique avec « Récital », un spectacle qui a fait date dans l'Histoire des dans...

LIRE aussi [notre compte rendu du spectacle FOLIA par Le Concert de l'Hostile-Dieu / Franck Emmanuel COMTE](#) / Juin 2018, Fourvière, LYON.

A VENIR... ENTRETIEN avec FRANC-EMMANUEL COMTE 2 : le cas de **Haendel** dans l'exploration et l'activité du Concert de l'Hostel-Dieu ; à la croisée des disciplines et des imaginaires artistiques, entre poésie, slam et baroque... focus sur le spectacle et le cd intitulé « **MARCO POLO, carnet de mirages** », réalisé avec le concours du slameur Cocteau Mot Lotov...

LIRE déjà notre [présentation du cd MARCO POLO par Le Concert de l'Hostel-Dieu et Franck-Emmanuel COMTE...](#) (décembre 2017)

LIRE aussi notre présentation de [la saison du CONCERT DE L'HOTEL DIEU, saison 2018 – 2019](#)

PLUS D'INFOS sur le site du CONCERT DE L'HOTEL DIEU, saison 2018 – 2019

<http://www.concert-hosteldieu.com>

ACTUALITE

A venir, les 2 Prochains cd du CHD / Concert de l'Hostel-Dieu

Toutes les infos et les modalités de réservation, toute l'actualité du CHD (Concert de l'Hostel Dieu), sur [le site du CONCERT DE L'HOTEL DIEU / Franck Emmanuel Comte / saison 2018 – 2019](#)

Compte-rendu, ballet. Paris. Opéra Garnier, le 29 oct 2018. Hommage à Jerome Robbins. Heymann, Albisson, Marchand / Ovsyanikov.

Compte-rendu, ballet. Paris. Opéra Garnier, le 29 octobre 2018. Hommage à Jerome Robbins. Mathias Heymann, Amandine Albisson, Hugo Marchand... Ballet de l'opéra. Sonia Wider-Atherton, Violoncelle solo. Orchestre de l'opéra, Valery Ovsyanikov, direction.

L'Opéra National de Paris participe à la célébration du centenaire de la naissance du chorégraphe néoclassique Jerome Robbins, avec une soirée d'hommage où quatre de ses œuvres sont interprétées, dont le Fancy Free à qui il doit sa notoriété initiale (en 1944!), qui fait aujourd'hui entrée au répertoire du ballet de la Grande Boutique. Le programme commence exceptionnellement avec le Défilé du Ballet pour cette première automnale. La direction musicale de l'orchestre

maison est assurée par le chef Valery Ovsyanikov.

Musicalité, modernité, humour, amour... Robbins !



Le Défilé a comme d'habitude la capacité d'attendrir grâce aux petits rats de l'Ecole de danse de l'Opéra et d'impressionner ... par l'élégance et prestance caractéristiques des Étoiles. Ce soir, qui est l'avant dernier défilé pour l'Etoile **Karl Paquette** partant à la retraite le 31 décembre de cette année,

le public est quelque peu froid, voire enrhumé. Cependant, le défilé, sur la musique extraite des Troyens de Berlioz, fut beau. Un amuse-bouche certes un peu particulier compte tenu du programme néoclassique, mais toujours délicieux.

Après le Défilé, voici l'entrée au répertoire de « **Fancy Free** », l'oeuvre qui a catapulté les carrières de Jerome Robbins et Leonard Bernstein au siècle dernier. **François Alu** en chef de file a été tout particulièrement remarquable dans le peps, avec un entrain, un dynamisme à la fois comique et particulier qui sied bien à l'oeuvre. Carrément inspirée des comédies musicales, la danse est tonique et acrobatique. Si tous les danseurs sur scène ont été techniquement parfaits, certains cependant, avec leurs lignes si belles et leur maîtrise absolue des émotions, ont du mal à incarner la liberté et l'humour. Nous gardons l'heureux souvenir d'**Alice Renavand**, d'**Eleonora Abbagnato** ou encore de **Stéphane Bullion** pour l'effort.

Après cette entrée au répertoire délicieuse mais mitigée, est venu le moment de grâce baroque ma non troppo, en musicalité, et en beauté tout simplement. Il s'agit du ballet « **A suit of dances** » (musique de Bach pour violoncelle solo, magistralement interprétée par la violoncelliste sur scène **Sonia Wider-Atherton**). Le danseur Etoile **Mathias Heymann** s'abandonne sur scène et nous offre toute sa musicalité et sa virtuosité pour notre plus grand bonheur.

Après l'entracte place à la modernité et la sensualité du **Afternoon of a faun**, sous la fantastique musique de Debussy *Prélude à l'après-midi d'un faune* jouée par l'orchestre de façon envoûtante à souhait. Le duo est interprété par les Etoiles **Amandine Albisson** et **Hugo Marchand**, le couple absolu pour ce ballet où il est question de séduction du partenaire, mais avant-tout de séduction de son propre ego. Si Marchand est toujours alléchant avec un mélange de force et de raffinement, l'Albisson captive par ses pointes et par l'incarnation ; même en tenue de cours de danse, elle sait

transmettre un je ne sais quoi de femme fatale troublante à souhait.

Le programme se termine avec l'attendu « **Glass Pieces** », musique répétitive de Philip Glass. Les Etoiles **Stéphane Bullion** et **Ludmila Pagliero** se démarquent lors du très beau duo central, tandis que le corps du Ballet tient le bateau du début à la fin. Un ballet fort sympathique présentant une autre façade de Robbins, plus géométrique et plus intellectuelle, certains croient plus moderne, mais surtout plus New-Yorkaise et tonique. Le programme se termine donc en couleurs pétillantes après 25 minutes de danse.



Compte-rendu, ballet. Paris. Opéra Garnier, le 29 oct 2018.
Hommage à Jerome Robbins. Programme fortement recommandé aux amateurs de danse néoclassique et pas que... Encore à l'affiche les 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13 et 14 novembre 2018.

<https://www.operadeparis.fr/saison-18-19/ballet/hommage-a-jerome-robbins>

**CD, critique. SCHUMANN :
Jean-Marc Luisada (1 cd RCA
Red Seal – 2018)**



CD, critique. **SCHUMANN : Jean-Marc Luisada (RCA Red seal)**. Jean-Marc Luisada revient à Schumann, non sans arguments. On distingue surtout dans ce programme monographique, les contrastes (presque parfois percussifs) toujours pleins de facétie revendiquée et naturellement énoncée, comme la brillante volubilité des

« **Davidsbündlertänze** », dont la 15 par exemple, a des accents d'une noblesse éperdue admirablement articulée, émise dans le clavier avec une franchise à la fois sincère et saine. Le rubato est habilement mené avec des ralentis et des précipitations à la façon d'une marche ébranlée comme prise dans le tapis (la 16), précédant une pause d'une absolue rêverie enchantée (17) : « **Wie aus der Ferne** », étirée, alanguie, d'une extension extatique et la plus longue des séquences : plus de 4mn.

Soulignons de même, la rêverie plus développée encore, non pas tant sur le plan de la durée que de l'itinéraire et du développement musical dans « **Träumerei** » opus 15 n°7... d'une pudeur toute évanescence. L'esprit du songe suspendu reprend dans « **Fröhlicher Landmann** », retenu, caressant, intérieur qui appelle à l'abandon suave. Tout Robert est présent, dans cette immersion profonde dans les replis de la psyché tenue cachée, secrète.

Enfin viennent les 16 épisodes tout en contraste eux aussi de « **Humoreske** » opus 20, un autre accomplissement dans l'art pianistique si exalté et raffiné du maître Schumann. Son amour en filigrane se lit évidemment dans le jeu incessant, son

activité – liquide, aérienne des mains requises ; elles citent la complicité et la passion de Robert pour son épouse Clara, elle-même compositrice et immense pianiste. Jusqu'au dernier, « Zum Beschluß » (le plus long en guise de conclusion, de plus de 6 mn), c'est un cycle surepressif, étincelant, formant une ronde enjouée, juvénile en séquences très rythmées et versatiles qui fanfaronnent et qui enchaînent tension et détente, exaltation, et songe... ivresse parfois ;

Sûr, direct, sans emphase mais habité par le rêve intérieur de Schumann, JM Luisada s'affirme comme un prince lyrique au clavier ; sa technique digitale prend en compte les ressources expressives et dynamiques de l'instrument. La clarté de l'architecture, l'éloquence très caractérisée du jeu l'imposent en indiscutable schumanien. Excellent programme.

CD, critique. Robert Schumann (1810-1856) : Davidsbündlertänze op. 6 ; Mélodie op. 68 n° 1 ; Träumerei op. 15 n° 7 ; Fröhlicher Landmann op. 68 n° 10 ; Humoreske op. 20. Jean-Marc Luisada, piano Steinway et sons. 1 CD RCA red seal. Enregistrement réalisé à Berlin (Jesus-Christus-kirche) en janvier 2018. Notice : français, anglais, allemand. Durée : 1h10mn.

CD, critique. SPIRITO. MARINA REBEKA, soprano. ANNA BOLENA

(1 cd Prima classic, juillet 2018)

CD, critique. SPIRITO. MARINA REBEKA, soprano (1 cd Prima classic, juillet 2018)...

Extase tragique et mort inéluctable... : toutes les héroïnes incarnées par Marina Rebeka sont des âmes sacrificielles... vouées à l'amour, à la mort. Le programme est ambitieux, enchaînant quelques unes des héroïnes les plus exigeantes vocalement : Norma évidemment la source

bellinienne (lignes claires, harmonies onctueuses de la voix ciselée, enivrante et implorante, et pourtant âpre et mordante) ; Imogène dans Il Pirata, – d'une totale séduction par sa dignité et son intensité, sa sincérité et sa violence rentrée ; surtout les souveraines de Donizetti : Maria Stuarda (belle coloration tragique), Anna Bolena (que la diva chante à Bordeaux en novembre 2018, au moment où sort le présent album). Aucun doute, le cd souligne l'émergence d'une voix solide, au caractère riche qui ne naît pas indifférent. Les aigus sont aussi clairs et tranchants, comme à vif, que le médium et la couleur du timbre, large et singulière.



3^e album de la diva Marina Rebeka : « Spirito »...

BEL CANTO INCARNÉ

D'emblée, outre, la facilité à incarner un personnage et lui offrir une somptueuse étoffe émotionnelle, sans appui ni excès (belle vertus dans la mesure), s'affirme la tension héroïque du recitativo ; la maîtrise des intervalles ; le relief et la puissance saine des aigus métalliques, francs. Ils expriment le tempérament tragique, exacerbé du personnage d'**Anna Bolena** par exemple, dans chaque situation. Avec le chœur et un orchestre d'une rare intelligence climatique, la cantatrice incarne idéalement cette âme sacrificielle, blessée de l'ex épouse d'Henri VIII, destinée à mourir : elle meurt certes mais elle reste digne (sa fille Elisabeth règnera ensuite).

Très belle nature, puissante et expressive, racée, de la soprano capable d'un medium riche, ample, charnel, de type callasien, « Al Dolce guidami » est d'essence bellinienne, suspendue, aérienne, d'une langueur éperdue qui est énoncée avec beaucoup d'élégance comme de caractère. Sans dureté ni démonstration. Mais pudeur, élégance, tension.

Détermination, d'une héroïne tragique qui se rebiffe et affronte crânement son destin, avec un spinto plus large qui doit couvrir le chœur et l'orchestre : « Coppia iniqua » impose clairement son medium ample et presque caverneux (« cessate »). La fin de la reine décapitée surgit en sa dernière vocalità écorchée, hallucinée, blessée, impuissante mais déterminée (avec des sauts et intervalles en effet, dont le dernier aigu, signe du sacrifice ultime, est bien négocié).

En français **La Vestale de Spontini**, impose une ligne souple et large elle aussi mais toujours claire. Prière funèbre (« Ô des infortunés ») ; puis « Toi que j'implore », sur le même registre imploratif fait valoir son medium de plus en plus élargi aux couleurs très riches ;

La diction n'est pas parfaite (les consommés et diphtongues sont lissés et les consommés souvent sont absentes), mais la

ligne vocale est claire et très intense. Et l'abattage, les couleurs et les accents se ressaisissent dans les deux derniers airs (« Sur cet autel / Impitoyables dieux »...) où la chanteuse en actrice consommée, sait construire l'épaisseur de son personnage qui a l'étoffe des protagonistes de Berlioz et de Beethoven. Voilà qui laisse envisager une passionnante Didon dans Les Troyens du Français par exemple. De toute évidence ce miel expressif, ardent, solide, architecturé impose plus qu'un chant... un tempérament dramatique évident et des moyens très convaincants.



Saluons au diapason de ce bel canto, racé et élégant, ardent et très incarné, mais sans effets débordants, la tenue de l'orchestre, à la fois vif, détaillé, remarquablement articulé, qui sait soigner la caractérisation de chaque séquence dramatique. Offrant ainsi un tapis équilibré et confortable au chant souverain de la diva si expressive.

CD, critique. MARINA REBEKA : « SPIRITO » : airs d'opéras de Bellini, Donizetti, Spontini. Orchestra and Chorus of Teatro Massimo di Palermo, Jader Bignamini, direction (1 cd Prima classics) – parution annoncée : le 9 novembre 2018. CD élu « CLIC » de CLASSIQUENEWS, novembre 2018.

VOIR la VIDEO Marina Rebeka Spirito

<https://musique.orange.fr/videos/all/marina-rebeka-spirito-the-making-of-the-album-VID0000002GNso.html>

Suivez l'actu de la soprano MARINA REBEKA sur twitter : <https://twitter.com/marinarebeka>

En LIRE plus sur le site de la soprano MARINA REBEKA :
<https://marinarebeka.com/2018/10/05/marina-rebeka-releases-new-solo-album-spirito/>

LIRE aussi notre présentation d'ANNA BOLENA à l'affiche de l'Opéra de Bordeaux en novembre 2018 : à venir

Compte-rendu, concert. TOULOUSE, le 27 oct 2018. Schmitt, Philippot. Gattet. Toulouse Wind Orchestra

Compte-rendu, concert. TOULOUSE, le 27 oct 2018. Schmitt, Philippot. Gattet. Toulouse Wind Orchestra. Le Toulouse Wind Orchestra est un orchestre d'harmonie qui en trois années a su avec un brio étonnant, gagner un public nombreux et enthousiaste. Les deux concerts de cette année ont fait salle comble. Les trois enregistrements qui correspondent aux trois séries de concerts des années précédentes rendent compte de l'excellence de cet orchestre. Originalité des programmes et exemplarité des choix interprétatifs sont deux des principales qualités du collectif. Composé de jeunes professionnels tous bénévoles, il atteint un niveau de perfection technique incroyable. Mais c'est surtout au concert que tout prend une direction extraordinaire. J'étais sous le charme de leurs deux premiers enregistrements mais j'ai été subjugué par ce

concert.

Aussi forts que délicats... Toulouse Wind Orchestra : des musiciens d'exception



L'auditorium Saint-Pierre des Cuisines est un écrin idéal. Bien installé, tout l'orchestre, qui varie son effectif pour chaque œuvre, peut déployer un bouquet de sonorités prodigieuses. Que ce soit les pupitres de clarinettes soyeux,

les hautbois frais, les flûtes subtiles et les bassons profonds, l'écoute entre les instrumentistes est un régal pour l'œil comme pour l'oreille. Mais c'est surtout la splendeur et la délicatesse des nuances des gros cuivres qui fait merveille. Cette qualité de justesse et de nuances n'est pas l'apanage de tous les orchestres symphoniques. Les cors admirables de présence, les tubas prodigieux de nuances, et les Euphoniums aux timbres si beaux et la virtuosité sidérante, sont de la partie. Mais comment ne pas dire le plaisir à entendre de si beaux saxophones et les tubas puissants sachant être si délicats ! Chaque moment soliste sera un festival de beautés en terme de couleurs, nuances et phrasés. L'association des contrebasses et des violoncelles ajoute une solidité et une chaleur précieuses. La précision des percussions est sensationnelle. Et le piano, le célesta et les harpes ajoutent une belle présence toute de poésie.

Dionysiaques de Florent Schmitt est une pièce écrite pour un orchestre d'harmonie. Elle sonne majestueuse et sensationnelle, révélant toutes les splendeurs d'un orchestre d'harmonie avec des nuances et des couleurs spectaculaires. La direction de Mathieu Romano est d'une clarté parfaite. Ses beaux gestes portent les instrumentistes à se dépasser.

Puis la création d'une œuvre à la demande de l'orchestre serait déjà un événement mais que ce soit un **Concerto pour hautbois et orchestre d'harmonie**, élargi aux violoncelles et contrebasses, fait sensation Car cet instrument si délicat mérite bien le soin amoureux que le compositeur a pris pour lui. **Gabriel Philippot** a su écrire très rapidement une très belle œuvre qui va certainement avoir la diffusion qu'elle mérite. Cela sonne très français à la manière d'un classique ou d'un Poulenc : tout est élégance et charme, avec des pointes de lyrisme plus extraverties. Le premier mouvement varie les styles, passant par une partie centrale plus lyrique. Le début est plein de charme et offre des phrases pleines d'esprit au soliste. Le dialogue avec l'orchestre est

savoureux. Les traits et la grande cadence mettent en valeur le jeu très virtuose du soliste **Alexandre Gattet**. La vivacité qui termine ce premier mouvement et le chic de l'interprétation enflamment le public dont une grande partie applaudit. Le deuxième mouvement est plein de profondeur et demande au soliste de phraser comme un Dieu. Alexandre Gattet avec une admirable technique de souffle ne semble pas respirer et peut ainsi filer le son à l'infini. L'effet est musicalement très émouvant. Le final vif argent termine cette très belle oeuvre dans une véritable apothéose. L'alchimie entre le solistes et ses amis de l'orchestre est parfaite. La direction attentive et souple de **Mathieu Romano** est de toute beauté.

En bis Alexandre Gattet offre une adaptation virtuose de la chanson phare de Nougaro « O Toulouse » Un véritable régal qui enchante et séduit évidemment le public.

Pins de Rome d'Ottorino Respighi adaptés pour l'orchestre de ce soir en permet une interprétation de première grandeur. La richesse des sonorités, l'ampleur des nuances passent du soleil éclatant à la nuit mystérieuse avec la plus plus grande aisance. Les Pins des catacombes est peut être la réussite la plus spectaculaire. Quand au final la manière dont Mathieu Romano en construit la progression est tout à fait géniale, débouchant sur un final éblouissant.

Et que dire de la passion que diffuse l'implication totale de chaque instrumentiste ? Bien sûr les solistes irradient de leur lumière mais par exemple la qualité du pupitre des clarinettes, leur homogénéité n'ont rien à envier aux meilleurs violonistes. La trompette lointaine de **Hugo Blacher** marquera les esprits comme un moment de pure magie. Vraiment il faudrait citer chaque musicien tant le jeu collectif est admirable et la joie de faire de la musique ensemble, irradie. La jeunesse, le travail, le don de soi : un tel programme atteint à la plénitude du bonheur musical partagé avec le public. L'enthousiasme déclenché fait exulter tout

l'auditorium qui obtient un magnifique bis ... lequel met en valeur les merveilleux solistes dans une tenue rythmique parfaite. Et beaucoup d'humour avec en particulier l'inénarrable **Olivier Castellat** à la guitare électrique. Le Wind Toulouse Orchestra ne se réunit que trop rarement mais à chaque fois monte au ciel. L'enregistrement du concert qui sortira l'an prochain confortera la splendeur des talents de tous ces grands musiciens.



Compte rendu concert. Toulouse. Auditorium Saint Pierre des Cuisines, le 27 oct 2018. Florent Schmitt (1870-1958) : Dyonisiaques Op. 62 ; Gabriel Philippot : Concerto pour hautbois ; Ottorino Respighi (1879-1936) : Pins de Rome. Alexandre Gattet, hautbois ; Toulouse Wind Orchestra ; Mathieu

Romano, direction.

Illustrations :

La formation et A. Gattet pour la création du concerto de Philippet

La formation orchestrale pour les Pins de Rome de Respighi

© Hubert Stoecklin 2018.

COMPTE-RENDU, opéra. VICTORIA (Gozo, Malte), le 25 oct 2018. VERDI : La Traviata. Cauchi, Aniskin, Stinchelli, Walsh.

COMPTE RENDU, opéra. GOZO (Malta), Teatru Astra, le 25 oct 2018. VERDI : La Traviata. L'OPERA comme expérience collective et populaire. Ce n'est rien d'écrire que l'opéra à Gozo, à travers l'offre de ses 2 théâtres lyriques à Victoria rayonne d'un éclat particulier. Ainsi dans la salle du théâtre (Teatru) Astra : le genre est unanimement adopté par tous. Immédiatement ce qui saisit le mélomane amateur d'opéras, habitués des salles européennes, c'est l'ambiance bon enfant et ce goût partagé naturellement par tous pour l'expérience lyrique. L'implication est au cœur de chaque représentation car à l'occasion de ce « festival d'opéras » (festival méditerranéen / [Festival Mediterranea](#) à Victoria, sur l'île de

Gozo, la seconde de l'archipel maltaise) qui a lieu chaque mois d'octobre dans la ville de Victoria, le nombre de bénévoles, incluant une grande communauté de locaux, reste constant, en ferveur, en générosité, en participation surtout : nombre d'habitants sont figurants, choristes, personnel de salle... autant d'initiatives qui contribuent à renforcer ce lien social qui manque tant en France. Et qui fait du concert, de l'opéra : une célébration du collectif. La culture, ciment du vivre-ensemble et de la curiosité vers les autres, voilà une vertu que l'on redécouvre dans l'Hexagone, mais qui est depuis l'après-guerre à Victoria, une activité naturelle défendue avec passion.

De fait, nul ne s'étonne dans la salle, à quelques minutes avant le spectacle, de la ferveur d'un public très passionné qui applaudit spontanément à chaque fin d'air et de tableau collectif. La chaleur se transmet du parterre à la scène ; un encouragement permanent pour les solistes qui chantent leur duo sur un praticable devant la fosse d'orchestre et à quelques centimètres des premiers spectateurs. Cette proximité ajoute à l'intensité de la représentation.

L'opéra à Gozo (Malte)

La fièvre du lyrique intacte au Teatru Astra de Victoria



D'emblée, le cadre intime du **Teatru ASTRA**, offre une bonne acoustique qui permet de beaux équilibres entre solistes, orchestre et chœur.

Ce soir sur les terres du ténor vedette, véritable trésor national vivant et ambassadeur de la culture maltaise, Joseph Calleja, c'est une soprano native qui chante le rôle-titre : **Miriam Cauchi**. La cantatrice maltaise n'a certes pas des trilles précises mais la chaleur du timbre et la justesse de l'intention font une Violetta particulièrement digne et émouvante. Elle n'a pas le physique ni la jeunesse du personnage (du reste qui pourrait chanter à 17 ans un rôle qui exige tant de la chanteuse comme de l'actrice?), mais Miriam Cauchi sait soigner un chant crédible, incarné, qui reste, vertu de plus en plus, mesuré (combien d'autres divas en mal d'effets démonstratifs, cultive un vérisme hors sujet chez Verdi).

Face à elle, Alfredo ne manque pas d'aplomb ; le ténor italien **Giulio Pelligra** a de la vaillance à revendre trop peut être car dans ses duos avec sa partenaire, davantage d'écoute de l'autre, plus de dolcezza suave auraient mieux réussi ce qui doit exprimer la magie enivrée de leur première rencontre (au I, par exemple, pour le Brindisi final)...



Reste l'excellent Germon père du baryton russe **Maxim Aniskin** qui est la vedette de la soirée tant sa prestation suscite bien des éloges ; le style, la noblesse humaine, la finesse vocale de sa caractérisation illustrent idéalement le type du baryton verdien (il a la voix et la couleur pour chanter Boccanegra) ; l'acteur clarifie l'évolution du personnage à

travers sa présence à l'acte II : il est d'abord conquérant, sûr et inflexible, puis au contact de la pécheresse qu'il est venu sermonner et véritablement sacrifier (pour l'honneur familial), père ému, âme noble et compatissante, saisi par la dignité sacrificielle de Violetta, cette courtisane magnifique, qui accepte de rompre avec Germont fils.

Dans le duo avec Violetta, lui troublé, ému, compassionnel / elle, éperdue, blessée-, le chanteur arrondit les angles, caresse chaque nuance de sa partie, s'enlace véritablement au chant de la soprano; sans jamais la couvrir trop ; une telle musicalité accordée à l'autre est exemplaire et donne enfin à entendre ce chant chambriste si fin et nuancé ; proche du théâtre et qui doit beaucoup au bel canto bellinien.

Puis son grand air où il sermonne cette fois son fils en le rappelant à plus de maîtrise et de sagesse est légitimement plébiscité : le soliste est un immense interprète, dans le style, la nuance. Un régal lyrique.

De son côté, l'**Orchestre Symphonique de Malte**, sous la direction de **Philip Walsh**, veille à la couleur et au caractère de chaque acte : brillant au I ; plus contrasté au II (entre le sacrifice et le renoncement de Violetta, et son humiliation publique à Paris) ; tragique, intimiste, crépusculaire au III. C'est au final une production nouvelle (commande du Teatru Astra) qui réalise alors un spectacle prenant, poétiquement juste avec des solistes de haut vol, plutôt convaincants. Il n'y a aucun doute : la tradition de l'opéra est flamboyante à Gozo, et ses manifestations, comme en cet automne 2018, particulièrement séduisantes. Rendez-vous est déjà pris pour l'automne 2019.



COMPTE-RENDU, opéra. VICTORIA (Gozo, Malte), le 25 oct 2018.
VERDI : La Traviata. Cauchi, Aniskin, Stinchelli, Walsh.

distribution

Violetta Valéry : Miriam Cauchi (Soprano)
Alfredo Germont : Giulio Pelligra (Tenor)
Giorgio Germont : Maxim Aniskin (Baritone)
Flora Bervoix : Oana Andra (Mezzo-soprano)
Philip Walsh, direction. Enrico Stinchelli, mise en scène.
Orchestre Philharmonique de Malte / MPO Malta Philharmonic
Orchestra, chœurs du Festival Méditerranée de Gozo.



COMPTE RENDU, opéra. AVIGNON, le 23 oct 2018. MOZART : Le Nozze di Figaro. Grögler / Aragón



COMPTE RENDU, opéra. AVIGNON, le 23 oct 2018. MOZART : Le Nozze di Figaro. Grögler / Aragón.
D'ABORD L'ŒUVRE : Le Roman de la famille Almaviva. Le nozze di Figaro, 'Les noces de Figaro' de Mozart, opéra bouffe créé à Vienne en 1786, est avec Don

Giovanni (1787) et Così fan tutte (1790), l'un des trois chefs-d'œuvre que le compositeur signe avec la collaboration du génial Lorenzo da Ponte pour le livret, poète officiel de

la cour de Vienne. Il s'inspire de La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro (1785), volet central de la trilogie théâtrale de Beaumarchais, Le Roman de la famille Almaviva, qui comprend Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile, 1775, ce Mariage de Figaro donc et L'Autre Tartuffe ou la Mère coupable, 1792, en pleine Révolution française, située à Paris.

Un comte pas très à la noce



Dans ce Mariage de Figaro, on retrouve les mêmes personnages

que dans le Barbier de Séville : pour les secondaires, don Basile, le professeur de musique intrigant et vénal, pour les principaux, le Comte Almaviva, grand seigneur andalou qui, grâce à l'ingéniosité du barbier Figaro, a enlevé puis épousé la pupille de Bartolo, Rosine devenue la Comtesse délaissée du Mariage de Figaro. Ce dernier, encore héros en titre, devenu valet de chambre du Comte, va épouser le jour même Suzanne, nouveau personnage, camériste et confidente de la triste Comtesse, et l'on trouve la vieille Marceline, obstacle à ces noces car elle prétend épouser Figaro sur la promesse de mariage qu'il lui a faite contre un prêt d'argent qu'il ne peut rembourser. Enfin, un autre personnage essentiel à l'intrigue paraît, Chérubin, un jeune page turbulent et amoureux qui sème involontairement le trouble sur son passage.

Pièce prérévolutionnaire

Écrite dès 1781, la pièce de Beaumarchais n'est créée que trois ans plus tard, mais censurée pendant des années. Car c'est bien une pièce prérévolutionnaire, dont les répliques contondantes font mouches, comme le féminisme de Marceline, insurgée contre la dépendance des femmes qui ne pouvaient même pas administrer leur fortune, et s'indigne : « Traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! »

Si, dans le Barbier, Figaro avait deux sentences d'une spirituelle impertinence contre les nobles : « un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal » et déclare impunément au Comte : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? », dans le Mariage, on trouve la fameuse phrase de Figaro devenue la devise du journal éponyme, de même nom : « Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. »

Il y a, surtout, dans le second volet du triptyque, la révolte argumentée du valet Figaro, parfait et loyal serviteur du Comte, qu'il aida à séduire et enlever Rosine. Mais Suzanne lui découvre que son maître ingrat le trahit, veut rétablir le

« droit de cuissage » qu'il avait aboli, droit du seigneur de posséder avant lui la fiancée de son serviteur, prétend coucher avec celle qu'il doit épouser le jour même. Car, tout comme Le Barbier de Séville précédent, c'est aussi une comédie à l'espagnole avec des parallélismes entre les maîtres et les valets, mais ces derniers deviennent aussi premiers, les valets disputent la première place aux maîtres et donnent même le titre de la pièce. Ils entrent en conflit avec eux, pour le moment en secret, avec la ruse, force des faibles. Et c'est la fameuse tirade, le monologue de Figaro, qui annonce la Révolution en dénonçant la noblesse :

« Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places [...] Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus... »

Terrible réquisitoire d'un plébéien, d'un Tiers état, qui rue dans les brancards et demandera bientôt l'abolition des privilèges indus de la noblesse

L'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette, despote éclairé, favorable à Mozart, écartelé entre libéralisme et conservatisme royal, avait interdit à Vienne la pièce de Beaumarchais, mais pas sa lecture. Il approuva le livret de da Ponte, purgé de ses audaces, du moins la tirade finale impitoyable de Figaro contre la noblesse, qui devient simplement un air convenu contre les ruses des femmes quand il croit que Suzanne a cédé aux avances du Comte. Cependant, sous la trame d'une ingénieuse comédie aux rebondissements incessants fous et loufoques de cette « folle journée », le conflit entre peuple et noblesse demeure latent et même avoué et ouvert : Figaro, découverts le désir et projet du Comte, décide de le déjouer et le noble, joué, désire se venger sans pitié de ses domestiques. C'est une lutte des classes, dont la franchise est cependant feutrée par le rapport des forces entre le maître tout-puissant et ses serviteurs contraints à jouer les renards contre le lion, la ruse contre la force. S'ajoute l'alliance de la femme humiliée par l'homme (pourtant

perdante, en France, de la proche Révolution qui lui refusera le droit de vote mais pas celui de mourir sur l'échafaud...)

RÉALISATION

C'est sans doute l'une des lignes subtiles de la mise en scène de **Stephan Grögler** : un éclairage, ténébreux (Gaëtan Seurre), paradoxal pour cette pièce des Lumières mais d'un temps obscurément tenté et teinté par les noirceurs gothiques, une trouble lumière sur le statut de la femme, statue idolâtrée en paroles, mais abandonnée sur son piédestal de courtoisie : la femme, on en joue, on en jouit, on la jette.

D'entrée, durant l'ouverture animée, une nuée de corbeaux masculins en frac à la poursuite de caillettes défroquées à consommer sur canapé, en guépière, fuyant la virée survoltée de la meute virile, image répétée de harcèlement des oies pas forcément blanches, de chasse au sexe, répétée, mais sans doute inutilement tirée, par les costumes, vers notre actualité féministe alors que l'histoire prouve que cela n'a pas d'époque, sujet même de la pièce. Pareillement, en lever de rideau du dernier acte, dans une pénombre favorable aux forfaits, déplorant son épingle perdue, c'est sans doute sa virginité que pleure Barbarina probablement violée de dos par le Comte, honteusement, qui fuit furtivement, fatalité de l'oppression masculine. Même notre héros, Figaro, héraut de la révolte des femmes et faibles contre le Comte, ne s'embarrasse guère de manières pour jeter sans façons, sa chère Suzanne au sol. Quant au Comte, il ne compte en rien la politesse courtoise de son rang pour gifler la Comtesse. Chérubin, malgré son charme juvénile, est bien rejeton de la même engeance qui ne déroge pas à la règle, s'arrogeant tout pouvoir sur toutes les femmes, Comte et Don Juan en puissance : les libertés qu'il prend même sur la Comtesse sont déjà celles du libertin, le consentement sensuel de la dernière semble anticiper la troisième pièce du volet, La Mère

coupable, où, effectivement, elle lui aura cédé, enceinte même de ses œuvres (Figaro, figurant un soldat blessé lors de l'air sur Chérubin à la guerre annonce sans doute aussi cette pièce où Chérubin est mort au champ d'honneur).

Plus évidente, signés aussi de Grögle, la ligne de force des décors sans décorum de ces aristocrates qui vont prochainement être déménagés par l'Histoire : un bric-à-brac de bric et de broc sur une scène, encombrée de tous les dérangements d'un vrai déménagement, paquets, meubles et une échelle, servant parfois de tribune aux harangues triomphante des personnages. C'est bien justifié puisque l'on sait que le Comte, nommé ambassadeur par le roi, s'apprête à partir pour Londres, avec armes et bagages. Sensation de labyrinthe dont se tireront sans doute les malins dans un jeu de chat et souris, Figaro emménageant avec volupté, aménageant son avenir avec Suzanne, mais sentiment de monde en ruines, de chaos, qu'il faudra bien réordonner un jour, et l'on voit ici les prémices de la révolte des gueux contre le maître, guère à la noce, près de rendre des comptes, le Comte. Dans les meubles, un incongru fauteuil blanc moderne, avec d'autres signes, au milieu de justes et jolis costumes XVIIIesiècle (Véronique Seymat), ceux décalés au XXe, clin d'œil avoué au bal masqué de La Règle du jeu de Jean Renoir, mais sacrifice au mélange des époques lassant d'être tant ressassé depuis les années 70 de Chéreau et autres, comme si un spectateur contemporain était incapable de lire l'aujourd'hui dans une œuvre d'hier, semant la confusion historique, déjà bien grande par les temps qui courent, chez les « primo arrivants » à l'opéra, notamment les jeunes. Un étendage impromptu de draps rideaux, permet un jeu de cache-cache théâtral plaisant au piquant duo entre Suzanne et Marcelline.



INTERPRÉTATION

Dès les premières mesures, nerveuses, fiévreuses de l'ouverture, qui annonce cette Folle journée, la direction musicale de **Carlos Aragón** s'impose par une battue ferme mais souple, maintenant un tonus implacable et impeccable, admirable dans les longues scènes de conversation chantée de l'acte II, un continuum musical à couper le souffle, mais non celui des chanteurs solidairement soutenu. Les finales concertants sont éblouissants de précision sans rien oblitérer du jeu scénique de cette musique faite théâtre en chacune de ses notes. Il cisèle le fandango (que Mozart emprunte à Gluck) et donne à cette danse toute sa fière noblesse populaire, d'une sensualité sobre, sans bavure. On s'étonne de l'absence

du nom, dans la distribution, du continuiste si plaisamment inventif, faisant rebondir les récitatifs de ses ponctuations humoristiques, avec des échos des airs de Figaro, de Chérubin. Tous les chanteurs sont de la nouvelle génération d'interprètes, capables d'être d'excellents acteurs, et l'on sent le plaisir, communicatif, qu'ils ont eu à se plier aux subtilités de leur metteur en scène et aux impératifs du chef. La cohésion est sensible et leur plaisir, communicatif.

Eric Vignau est un insinuant Basilio, pervers à souhait, ironique, campant aussi Don Curzio lors du jugement. **Yuri Kissin** incarne un solide et sombre Bartolo vengeur au début puis l'ivrogne et obstiné Antonio. On regrette que sa digne compagne Marcellina, personnage très intéressant, vraie féministe de la pièce, se voit amputée de son air à l'ancienne car la voix cocasse de **Jeanne-Marie Lévy** lui donne une belle caractérisation. Il semble que la Barbarinade **Sara Gouzy**, elle, se voit gratifiée d'une petite scène supplémentaire qu'on ne regrette pas tant sa voix et jolie et touchant son air de lever de rideau, « L'ho perduta... ». Le Cherubino d'**Albane Carrère** remporte tous les cœurs, de la scène et du public. Si, perché sur l'échelle, le tout juste début de son premier air fiévreux, éperdu, est perdu pour les paroles, la suite et sa célèbre chansonnette à la Comtesse sont d'un galbe élégant et, en même temps, expressif. Déshabillé, habillé, c'est un poupon, un homme encore objet et jouet pour les dames, mais la mise en scène, plus que souligner le trouble sensuel qu'il sème chez elles, le montre déjà enhardi, adolescent passant déjà à l'acte avec la Comtesse dont on sent qu'elle ne pourra rien lui refuser.

D'autant, que, dans l'incarnation de **María Miró**, le désir de vengeance contre l'infidèle et déjà lointain époux se joint sûrement à la frustration sexuelle. Voix large, pleine, d'une grande beauté, on ne sait si dans l'optique féministe du metteur en scène, elle est plus dans le combat que dans la résignation mélancolique. En tous les cas, dans ses deux airs sublimes de noblesse et de dignité trahie, elle semble plus une vengeresse Donna Ana que la Rosine triste et nostalgique,

sans jamais de piani ni de demi-teinte des clairs-obscurs sentimentaux de l'héroïne. Son Comte d'époux, le baryton **David Lagares** est un géant prêt à tout écraser de son impitoyable botte sous de lénifiantes paroles de grand seigneur pas méchant homme, éclairé sous ses nobles atours, mais retors et sombre dans ses détours et les tours qu'il entend jouer à ses valets avant d'en être joué. Il arrive à être effrayant et son air est bien de fureur mordante dans sa vocalise jubilatoire à l'idée de vengeance, avec un fa éclatant de victoire et de morgue, note d'ultime hauteur pour de basses pensées : sa noblesse révélée.

Objet du désir et enjeu du conflit entre le maître et son valet, la Susanna de **Norma Nahoun** est d'une ravissante fraîcheur, pépiante et scintillante : une incarnation de la triomphante féminité, non par les charmes du physique mais par les armes de l'intelligence. Son air final du jardin est un moment de grâce. À Son digne compagnon Figaro, **Yoann Dubruque** prête une silhouette et un jeu tout en finesse : ce n'est pas le robuste roturier, fort en gueule, auquel on est habitué : il est plus pétillant que pétulant, et son allure et sa figure, finalement, justifient le coup de théâtre de sa noble naissance selon le cliché, bien sûr, que l'on applique à l'aristocrate et au plébéien, notamment au théâtre. Il n'a pas une voix tonitruante de tribun (mais toutes ici sont bien harmonisées en volume entre elles), et il sait donner à son premier air toute l'intériorité, son caractère de soliloque après la révélation de la trahison du Comte qui convoite la femme avec laquelle il s'apprête à convoler. Ses nuances éclairent le personnage dans son premier air et, dans le dernier, se croyant trahi, il est émouvant, beau symbole chantant de cette folle comédie si proche souvent des larmes. Comme cette musique si joyeuse, d'une beauté à pleurer d'émotion.

COMPTE RENDU, opéra. AVIGNON, le 23 oct 2018. MOZART : Le Nozze di Figaro. Grögler / Aragón

LE NOZZE DI FIGARO

Opéra-bouffe en quatre actes

Livret de Lorenzo da Ponte

d'après Le Mariage de Figaro de Beaumarchais

musique de Wolfgang Amadeus Mozart

Opéra Grand Avignon

Opéra Confluence

21 et 23 octobre

En co-réalisation avec l'Opéra de Roue -Normandie

En collaboration avec le Festival d'Avignon, le Théâtre du Capitole de Toulouse et l'Opéra de Nice Côte d'Azur.

Direction musicale : Carlos Aragón

Direction du Chœur : Aurore Marchand. Études musicales Hélène Blanic

Mise en scène et décors : Stephan Grögler ; Assistante Bénédicte Debilly.

Costumes : Véronique Seymat □ Création lumières : Gaëtan Seurre.

Peintre-décoratrice : Phanuelle Mognetti

Distribution

Contessa Almaviva : Maria Miró □ Susanna : Norma

Nahoun□Cherubino : Albane Carrère□Marcellina : Jeanne-Marie
Lévy□Barbarina : Sara Gouzy
Conte Almaviva : David Lagares□Figaro : Yoann Dubruque□Dottore
Bartolo / Antonio : Yuri Kissin□Don Basilio / Don Curzio :
Eric Vignau□Contadine (paysanne) : Runpu Wang, Ségolène Bolard
(artistes du Chœur) –
Orchestre Régional Avignon-Provence.
Chœur de l'Opéra Grand Avignon, direction :Aurore Marchand.
